

Les petites femmes de Paris

Supposons : c'est encore le printemps, la guerre est finie, l'utilisation incessante et complaisante des horreurs et des sermons à leur sujet vous ennue, vous avez une soudaine envie d'air frais, de légèreté, et même d'immoralité, vous vous moquez de la réprobation que ce désir entraîne, on vous glisse un petit livre entre les mains, l'auteur est anonyme, c'est un « calendrier du plaisir » édité en 1791 « à Paphos, imprimerie de l'amour ». Faux ? Canular ? Pas du tout. L'auteur est anonyme, mais mériterait de ne plus l'être : « Nous allons soulever contre nous la tourbe immonde des cagots et des hypocrites; ils crieront au scandale, et les sots feront chorus; mais nous aurons pour nous les vrais philosophes et les jolies femmes; et nous nous croirons amplement dédommagés par l'estime des uns et le sourire des autres.»

1791 : la date est importante. La Révolution a eu lieu, et elle n'est pas encore le « bloc » que la religion républicaine, ensuite, voudra faire peser, au nom de la nation, sur les esprits. Inutile de cacher qu'il s'agit ici de prostitution, ce plus vieux métier du monde, dont l'âge d'or, si on peut dire, se situe au XVIIIe siècle. Déjà, les dévots sont choqués, et il n'est pas sûr qu'il y ait encore, de nos jours, de « vrais philosophes ».

Des jolies femmes, oui, certainement, mais peut-être, elles aussi, gênées par l'évocation de ces coulisses peu convenables, en contradiction avec la publicité permanente pour produits de beauté ou la programmation pornographique dissuasive. On connaît l'évangile du jour: la chair est triste, hélas, il est impossible de lire tous les livres, l'histoire est finie, l'humanité disparaîtra bientôt, fabriquons-la dans le bon sens mécanique et n'en parlons plus. Il y a eu des explosions de désirs, des libertés, des excès, mais on a vu à quoi ils menaient, destruction de la famille, de l'école, de la patrie, de l'amour; cynisme du marché, dévastations en tout genre. Parlez-nous de misère, de massacres, de viols, soit, mais pas du plaisir, ce bourreau sans merci, ce pourvoyeur de mort spirituelle. Ainsi prêche la nouvelle Vertu, la nouvelle Compagnie du Saint-Sacrement, l'éternel clergé toujours prêt à changer de costume mais pas d'idée fixe. Tartuffe se porte très bien, ces jours-ci, et malgré l'exhibitionnisme généralisé, demande encore de cacher ce sein qu'il ne saurait voir. Vieille histoire, en effet, et lui n'est pas près de finir, on s'en doute.

Prostitution ? Corruption ? Eh oui, les affaires suivent leur cours, et le moins qu'on puisse dire est que leur style récent laisse de marbre. La « putain de la république », comme littérature, c'est franchement moins bien que Rahab dans la Bible, Marie-Madeleine dans le rayon mystique, sans parler de l'immense peuple des filles de joie de tous les temps. On

: connaît, sur ce sujet, un livre fondamental : celui d'Erica-Marie Benabou, *La Prostitution et la police les mœurs au XVIII^e siècle*ⁱ. Qui veut connaître une époque et une société doit passer par là, la simple enquête en dit plus long que des bibliothèques sociologiques. Or *l'Almanach des demoiselles de Paris* est une surprise : on pouvait donc, à cette époque, être aussi vif, drôle, critique, aigu, détaché ? plus ramassé que Mercier, plus amusant que Restif ? On imagine sans peine que ce petit volume était dans la poche de Laclos comme dans celle de Sade. **Voilà, en effet, de la « vraie philosophie » et, tout simplement, de l'excellente littérature (coïncidence, au zénith, d'une langue avec son énergie propre)**. Français, encore un effort: écoutez la parole des mauvais lieux, ceux où on pense en direct, ceux où on persifle (mot essentiel de ce temps, dont un excellent livre récent a tracé la généalogie surprenante)ⁱⁱ.

Quand, à la fin de sa vie, à Bruxelles, Baudelaire envisage d'écrire une préface aux *Liaisons dangereuses*, il note ceci : « **La Révolution a été faite par des voluptueux.** » C'est le fond de la question. Ne jamais confier la Révolution à des ennemis de la volupté devrait être un principe d'expérience, la démonstration ayant été faite, inutile d'insister. Mais n'enseigne-t-on pas encore ici ou là, que l'esprit révolutionnaire est celui de la morale et du sacrifice, qu'il implique une terreur nécessaire, un masochisme purificateur ? Quel sens peut encore avoir pour nous le mot « volupté » ? N'est-il pas immédiatement rejeté, à gauche et à droite, comme le signe d'un affadissement d'Ancien Régime, d'une effémination sucrée ? La volupté serait réactionnaire ? Mais non, révolutionnaire, précisément, Baudelaire a vu juste, et aucune Terreur, d'où qu'elle vienne, ne pourra lui donner tort sur ce point.

Écoutons l'auteur anonyme de *l'Almanach* : « Un autre effet de l'influence de la Révolution sur les marchandes de plaisir, c'est leur mise actuelle; au lieu de ce délabrement que même nos femmes de bon ton avaient eu l'impudeur d'adopter, à la place de ces robes traînantes, vrais balais du Palais-Royal, de ces coiffures énormes, on voit un caraco simple, mais d'une propreté recherchée, et qui laisse soupçonner des formes ravissantes; une coiffure décente qui donne un vernis de virginité à la beauté la moins vierge; des cheveux noués avec grâce par un ruban bleu; partout la nature et le goût, à la place de l'art et de l'exagération. Enfin, les filles ont pris le costume que les femmes soi-disant honnêtes n'auraient jamais dû quitter. »

Suivent les noms, les particularités, les rapides descriptions, les adresses. Toute la ville, soudain, se met à vibrer de ce trafic illégal, toléré, tenace et révélateur. De l'argent, oui, mais aussi des cadeaux, « une robe », « un jupon », « deux paires de souliers ». Voici Mlle Dugazon : « Actrice divine dans tous les genres, et née pour le plaisir des humains. 15 louis. » Voici Carline : « Friponne à croquer, trop connue pour en parler, mais nous ne

pouvons nous empêcher d'affirmer qu'elle inocule le plaisir avec une rapidité extrême. 12 louis. » Et Saint-Aubin, rue de Marivaux : « Petite blonde mignarde, mais parfois très vive, et même emportée. Elle s'abandonne tour à tour à son ami et à son amie. 100 écus. » Et Mlle Léger, rue de la Michodière : « Bonne pour les minuties. Un caraco. » Et Laure, rue d'Enfer: « Aussi séduisante au lit qu'au théâtre. Elle bondit sur l'un et sur l'autre avec une grâce merveilleuse. 24 livres. » Et Julie, de l'Ambigu-Comique : « Extrêmement coquine, n'étant jamais neutre dans le plaisir. Les plus beaux yeux du monde. La petite vérole l'a un peu changée, mais elle n'a rien ôté à sa vigueur. 3 louis.» Et Bersi, au Palais-Royal (bonjour Baudelaire) : « Mulâtresse, taille et démarche voluptueuse, figure riante, petit bijou mignon, et toute la souplesse et la vivacité d'une Américaine. 6 livres. » Et Dupré, rue de Richelieu, près de la Bibliothèque : « Ci-devant ursuline à Grenoble. Vingt-six ans, grande, faite au tour, blanche, ayant de charmantes couleurs, superbes dents. Les charmes les plus fermes et les plus arrondis. Pied mignon, le reste à l'avenant. Faisant l'amour comme une religieuse, c'est-à-dire avec fureur. 10 louis.»

Voilà un catalogue digne du *Don Giovanni* de Mozart inspiré par Casanova, où pourrait figurer, l'admirable portrait de Mlle Guimard par Fragonard. Époque révolutionnaire ? Assurément. On le vérifie en lisant, dans le même volume, le guide intitulé *Dictionnaire des nymphes du Palais-Royal*. Ici, nous sommes en 1826. C'est la Restauration. La prostitution existe toujours, mais elle est devenue honteuse, elle est un signe de déclassement social. elle sera punie. Hypocrisie, peur, bien-pensance, attrait répulsif, tous les ingrédients bourgeois et petits bourgeois sont présents. On va droit aux procès futurs, *Bovary*, *Fleurs du Mal*, et les autres. L'esprit d'économie est en route, religion d'un côté, prédication sociale de l'autre. L'ironie et la volupté, désormais, ne sont plus à l'ordre du jour.

Almanach des demoiselles de Paris, suivi du Dictionnaire des nymphes du Palais-Royal, anonyme, collection Les Licencieux, Arléa, 1999.

Philippe Sollers
Eloge de l'Infini,
Gallimard/Folio, 2001 & 2003 , p.452-456.